

Que nous croyons connaître ! L'étude de Laurence Marti va au fond des choses lorsqu'elle fait le bilan de la période 1995-2015. L'élan commun salvateur des années 1980 a disparu, remplacé par l'internationalisation intense, l'arrivée des grandes sociétés et des groupes, la lente disparition des entreprises indépendantes, pourtant source indispensable d'innovation et de renouvellement. L'horlogerie suisse, entrée dans l'ère du tout commercial, élabore sa stratégie : si la lutte contre l'Asie pour la montre bon marché est inaccessible, la dépression du début du siècle favorise la création de richesse et l'attrait du luxe, il faut donc cibler le créneau du haut de gamme, – il y aura toujours des riches pour acheter les prestigieuses montres suisses!– ; pour ce faire, les savoir-faire sauvegardés sont là, disponibles

pour la relance de la montre mécanique. Cette dernière, ressuscitée, travestie en objet de collection, profitant sans vergogne de l'avancée des technologies les plus récentes, progresse régulièrement, même si elle reste, en production, derrière la montre à quartz.

Et Laurence Marti de conclure : si aujourd'hui l'horlogerie suisse est une référence et une industrie particulièrement rentable « jamais (elle) ne s'est trouvée aussi éloignée de sa structure d'origine pour se rapprocher de la grande entreprise intégrée. On peut raisonnablement considérer que les jours de ce qui subsiste de son héritage sont comptés ».

Et demain ? La somme signée par Laurence Marti pose la question mais ne s'avance pas dans la prospective.

Hervé Munz

La transmission en jeu. Apprendre, pratiquer, patrimonialiser l'horlogerie en Suisse,
Éditions Alphil-Presses universitaires suisses, Neuchâtel, 2017. 400 pages, dont un cahier de 10 pages de photos couleur, 25 €.

Librairie Alphil, Rue du Tertre 10, 2000 Neuchâtel, Suisse.

Bien différent du livre précédent est l'ouvrage d'Hervé Munz. L'ethnologue signe la version éditoriale de sa thèse universitaire, soutenue en 2015.

L'ouvrage est centré sur les risques que l'industrie horlogère suisse, par son exploitation du passé, fait courir au (x) métier(s) ; l'auteur se fait l'écho des questions que, face à une patrimonialisation « à tous crins », se posent aujourd'hui les horlogers attachés à leur profession :



« est-ce que patrimonialiser c'est transmettre? ». Quid des enjeux techniques dans ces stratégies de communication? Quid de la transmission des savoir-faire par la formation? Le champ d'étude s'ouvre ainsi largement; s'intéressant autant à l'organisation et aux stratégies des milieux industriels qu'aux formes de passation du métier, l'auteur étend la réflexion au domaine horloger dans son ensemble.

LECTURES

Dans une première partie, Hervé Munz tente de décrire le monde hétérogène de l'horlogerie suisse et la multitude de ses métiers ; les horlogers n'y représentent qu'une toute petite minorité quand les ouvriers de production y forment une écrasante majorité (72,3 %). Car la division du travail, poussée à l'extrême, permet de faire fabriquer du haut de gamme par des ouvriers sans ou avec très peu de qualifications ; les horlogers et leur savoir prestigieux deviennent inutiles. Des extraits d'entretiens donnent un bon aperçu de ces réalités contemporaines : éclatement des tâches, rôle vedette de l'habillage, place première de l'usinage dans des produits présentés faussement comme le résultat d'un artisanat traditionnel, etc. Les horlogers se demandent si leur disparition n'est pas programmée.

Hervé Munz concentre ensuite son attention sur ces praticiens. Les directions d'usines lui refusant l'accès aux ateliers, l'ethnologue, faisant d'un inconvénient un atout, entre comme élève dans deux écoles publiques et comme documentaliste dans la petite entreprise qui l'a finalement accepté. Le récit des années ainsi passées en immersion est passionnant, l'auteur parlant à la première personne, se mettant en scène dans ses démarches d'ethnologue, nous faisant partager ses difficultés, ses hésitations, les amitiés nouées.

L'ethnologue s'attache à la discipline des corps, qui, pour lui, fonde le sentiment d'appartenance à la communauté horlogère ; dans de belles pages, on suit les professeurs initiant les apprentis à cette soumission qui veille autant à protéger l'horloger au travail qu'à favoriser la mise en œuvre d'une bonne technique. Les enseignants apprennent à voir, à utiliser autant l'ouïe et le toucher que la vision ; apprendre à « savoir voir », pour reprendre l'expression du sociologue

Roger Cornu. L'élève Munz a appris que « Voir, c'était le fondement même du sens mécanique, c'était pouvoir visualiser les choses et se donner les moyens de mieux les penser » ; l'important, pour un horloger, c'est d'être autonome, de savoir « se démerder ».

Une troisième séquence est consacrée à la patrimonialisation. Hervé Munz, déjà auteur de nombreux articles consacrés au sujet, en tente l'histoire, soulignant le caractère original du « dispositif » né dès les années 1960, avec pour objectif la relance de la montre mécanique. Citant Roland Barthes – « pour renouer avec le fil de la tradition, il faut inventer et le fil et la tradition » –, Hervé Munz montre que l'ensemble du domaine horloger, industrie des machines-outils comprise, entraîné dans le mouvement, doit se repositionner : « pour prétendre faire des montres mécaniques artisanales et s'en vanter dans le monde entier, il faut pouvoir compter, à l'autre bout de la chaîne de production, sur une optimisation drastique des coûts de fabrication ».

L'ouvrage se clôt par une synthèse qui souligne les conséquences de cette patrimonialisation sur les savoir-faire, sur les métiers, sur les horlogers.

Malgré quelques rugosités dues au caractère universitaire du travail, ce livre, ambitieux dans son projet, se révèle passionnant, et dérangeant ! Amateur de belles montres suisses inscrites dans la grande tradition artisanale, lecteur persuadé que l'horlogerie suisse est par essence patrimoniale, lisez ce livre : et si vous étiez la dupe des communicants ?